



FRÉDÉRIC ROCHIGNEUX

ERRANCES
D'UN ESPRIT
MALFAISANT

Confessions d'un tueur en série

IS EDITION

FRÉDÉRIC ROCHIGNEUX

ERRANCES D'UN ESPRIT
MALFAISANT

Confessions d'un tueur en série

ISEDITION

© 2013 – IS Edition

Marseille Innovation. 37 rue Guibal

13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

Couverture : UP Communication / IS Edition

Avec la participation de Anne-Lucille Giraud

Direction d'ouvrage : Marina Di Pauli – IS Edition

**Retrouvez toutes nos actualités
sur Facebook et Twitter :**

www.facebook.com/isedition

www.twitter.com/IS_Edition

Avant-propos

« Hugo. Trente ans. Célibataire. Professeur de mathématiques ».

Voilà une présentation officielle de ma vie. Certes succincte, claire et honnête, mais... incomplète. Un résumé en une ligne de mon existence aurait mérité une petite description supplémentaire :

« Hugo. Trente ans. Célibataire. Professeur de mathématiques. *Tueur.* »

Difficile de mettre ça dans un *curriculum vitae* tout de même. Je me vois bien ajouter, dans la partie « activités extra-professionnelles », la mention « crimes en série » à côté de cinéma, sport et autre littérature. Cela devrait donner un entretien d'embauche plutôt sympathique :

— Alors comme cela, vous aimez tuer des gens ?

— Oui. J'avoue que c'est une passion qui nécessite un fort investissement personnel, mais tellement enrichissante ! On apprend à connaître les autres ; c'est un excellent moyen d'aller au contact de nos semblables. Cela m'apporte énormément.

Rare, dans un livre, que l'on connaisse l'assassin dès la cinquième ligne. Ne vous attendez pas pour autant à un

roman policier, ni à un polar. Ceux qui sont dans cet espoir peuvent d'ores et déjà fermer ce bouquin et en prendre un autre. Je vous conseille *Harlan Coben* : une bonne imagination et une indéniable capacité à maintenir le suspense jusqu'aux dix dernières pages.

N'espérez pas non plus un livre de justification de mes meurtres, dans lequel chacun pourrait analyser ma personnalité paranoïaque ou bipolaire. Je suis sensé, équilibré et parfaitement conscient de mes actes.

Je m'installe devant mon ordinateur pour ma satisfaction personnelle : celle d'écrire, de raconter ma vie. Et le plaisir d'imiter des personnes que j'admire : les écrivains. La qualité de la syntaxe en moins. J'ai en effet l'humilité de ne pas me comparer à des professionnels de l'écriture. Je vais juste tâcher de vous faire part de choses et d'autres sur mon existence de la manière la plus lisible possible.

Je vous préviens également que tout ce qui se trouve dans les prochaines pages n'est pas toujours agréable à assimiler. Je reste un assassin, et c'est souvent synonyme de haine, de violence, d'hémoglobine.

A contrario, ne vous attendez pas non plus à une accumulation de faits divers plus violents les uns que les autres. J'ai aussi plaisir à donner mon avis sur chaque sujet. Alors, pour les amateurs de films d'horreur ou de crimes en série, un conseil : passez également votre chemin.

Cependant, si vous lisez encore ces lignes, cela signifie que j'ai réussi à éveiller votre curiosité et que vous n'avez

pas peur de parcourir des évènements parfois à la limite du supportable. Je m'en réjouis et vous souhaite une bonne lecture.

Chapitre 1

Ma genèse

Il est logique de commencer par l'enfance. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que j'ai eu une enfance terrible, d'autant plus que je suis le benjamin d'une fratrie de cinq enfants : trois garçons et deux filles. L'énumération des prénoms de ces individus est superflue.

Des parents tortionnaires. Des frères et sœurs aînés qui me tyrannisaient. Mon père, souvent alcoolisé, aimait à frapper les dames de la maison. Il trouvait cela normal, dans l'ordre des choses, et elles le méritaient bien. Car de toute façon, si l'on n'en venait pas là, elles ne comprenaient rien, et c'était le seul moyen, d'après lui, pour qu'elles respectent les hommes.

Quand il en eut assez de cogner sur ma mère – et accessoirement mes sœurs –, il s'en prit à mes frères et moi. Mes aînés, eux-mêmes, tapaient sur les femmes de la famille et sur moi. Je ne vous raconte pas le bordel à la maison.

Lorsque nous étions punis, nous étions forcés de manger dans le noir au grenier, où notre père débarquait quand bon lui semblait pour nous enfermer dans un grand sac et nous tabasser à coups de barre de fer.

Et en plus, vous me croyez ! Je vous ai bien eus. Normal.

De votre point de vue, un tueur en série a obligatoirement vécu une enfance difficile : viols, coups, humiliations, racket...

Donc, dans votre petite tête, les violences qu'il reporte aujourd'hui sur les autres trouvent assurément leurs origines dans des blessures enfantines.

Eh, bien... non ! Au risque de vous décevoir, un garçon battu ne devient pas systématiquement, à son tour, violent avec sa progéniture. Si vous regardiez les bonnes émissions à la télévision, si vous ouvriez les bons livres, si vous visitiez les bons sites sur la Toile, vous le sauriez.

Vous êtes tellement prévisibles dans vos réactions ! Je vous avais pourtant prévenus, en préambule, que vous ne trouveriez pas dans ce livre d'idées préconçues sur les criminels.

Bien au contraire, j'ai eu une enfance tout ce qu'il y a de plus normale. J'ai effectivement trois frères et deux sœurs. Et je suis bien le benjamin de cette fratrie. Cela a été un véritable bonheur. Le seul véritable problème, en réalité, est que je ne les ai jamais aimés.

Ils sont formidables avec moi, je ne le nie pas ; mais je n'ai jamais rien ressenti pour eux. Le plus étonnant est qu'ils ne s'en sont jamais doutés. Ma mère se plaît souvent à dire :

« Tu ne dis pas que tu nous aimes, mais nous le savons ; cela se voit dans tes yeux. »

Peut-être suis-je un acteur qui s'ignore. Mais je pense plutôt que ma famille ne voit dans mon regard que ce qu'elle a envie d'y percevoir.

Attention : ne confondez pas haine et indifférence. Ces gens-là m'indiffèrent ; je ne les déteste pas. C'est-à-dire que je ne me soucie ni de leur vie, ni de leur avenir, ni de leur santé. Ils ne m'ont absolument rien fait de mal ; au contraire même. Comme je vous l'expliquais, ils sont adorables avec moi.

Je ne fais même pas semblant de m'intéresser à eux, et ils ne s'en rendent absolument pas compte. Tant que cela fonctionne ainsi, pourquoi changer de méthode ?

Je sais ce que vous vous dites : « *Quel cynisme !* ». Est-ce réellement étonnant ? Pensiez-vous que j'étais capable d'empathie ? D'amour ? De sentiments humains ?

C'est l'un des rares points communs que je partage avec les autres criminels en série dont on vous dresse le portrait dans les médias : je suis cynique. Je vous le confirme immédiatement ; cela évitera que vous me critiquiez, tout au long de votre lecture, auprès de votre conjoint – ou conjointe – qui tente désespérément de s'endormir pendant que vous feuillotez les pages de cet ouvrage.

Le cynisme sera effectivement présent au cours des différents chapitres ; c'est ma façon de voir le monde et une philosophie d'autosuffisance qui me sied à merveille.

Je dois tout de même vous avouer une chose : je ne suis pas tout à fait un disciple de Diogène de Sinope¹, car je ne me masturbe pas en public. Et très rarement en privé.

Pour en revenir à mon enfance, ma mère a accouché le vingt-quatre novembre 1982. Je suis donc né le même jour que Ted Bundy².

Six jours plus tard, Michael Jackson sortait un album qui allait révolutionner l'univers de la musique : « Thriller ». Ce disque est notamment connu pour le clip accompagnant le titre principal, qui met en scène loups-garous et autres zombies.

Est-ce un signe ? Mon avenir était-il donc entièrement écrit rien que dans ma date de naissance ? La question se pose, je vous l'accorde.

Toujours est-il que ma mère en a bavé pour me mettre au monde. Quinze heures de travail. J'ai beaucoup souffert pour sortir, paraît-il. Cela expliquerait beaucoup de mes comportements, dixit mon psychologue. Eh oui ! Je

¹ *Philosophe grec de l'Antiquité qui, méprisant les richesses et les conventions sociales, mendiait sa pitance. Lorsqu'on lui demanda comment il résistait aux tentations de la chair, il répondit : « En me masturbant ».*

² *Tueur en série américain qui commit au moins trente homicides particulièrement violents entre 1974 et 1978. Il mourut sur la chaise électrique en 1989.*

consulte. « *Je me fais suivre* », comme dit Gad Elmaleh. Nous y reviendrons plus tard, rassurez-vous.

Elle ne m'a pas allaitée. Impossible d'être toujours disponible pour une femme très prise par son emploi du temps professionnel. Je ne lui en veux pas ; elle a agi comme elle devait le faire pour le bien de l'ensemble de la famille. En effet, mon père a préféré tenir le rôle de mère au foyer.

Enfant très éveillé et autonome rapidement, mon entourage m'a toujours décrit comme vite indépendant et aimant jouer seul. Pas très rieur. Pas très bavard. Mon comportement tranchait clairement avec celui de mes aînés au même âge.

L'un de mes frères m'a même confié que j'avais le regard triste, caractéristique que j'ai conservée jusqu'à aujourd'hui.

Chapitre 2

L'école, ma passion

L'un de mes premiers souvenirs se situe autour de mes cinq ans. Nous devions faire un dessin de notre famille.

Chaque enfant reproduisit une maison avec papa, maman ainsi que frères et sœurs, les bras en l'air ; un arbre – jamais deux – ; quelques nuages ; des virgules représentant des oiseaux et, enfin, le soleil. Certains ajoutèrent un peu de pelouse ou leur animal de compagnie.

À la découverte de chaque chef-d'œuvre, l'institutrice s'extasiait avant de le présenter à l'assemblée agenouillée en demi-cercle devant elle. Quand elle en vint à mon ouvrage, elle plissa les yeux et le mit de côté en signifiant à la classe :

« Celui-ci est très joli aussi. Il mérite d'être d'abord présenté aux parents d'Hugo. Bravo, mon grand. »

J'étais fier comme Artaban. Personne ne m'arrivait à la cheville. Mais je m'étais un peu vite enthousiasmé. Je me

souviens qu'ensuite, à la fin de la journée, ma mère a eu une discussion avec mon enseignante, pendant que je tentais de fabriquer une voiture volante avec quelques Legos. Ma génitrice m'observait de temps à autre, avec un regard complaisant que je traduirais aujourd'hui de la sorte :

« Qu'est-ce que nous avons pu rater avec toi ? Nous t'avons pourtant élevé comme tes aînés, jusqu'à maintenant. Nous t'avons porté le même amour, la même affection. Tes frères et sœurs ne t'ont jamais jaloué. Ils se battent dès qu'il faut te donner le bain ou jouer avec toi. Ils t'adorent. Et ton père et moi ! Nous te protégeons, nous t'inculquons les mêmes valeurs et te chérissons au même titre qu'eux. Quelque chose déconne en toi. Je ne sais pas quoi, mais je te promets que je le découvrirai. »

Bon, vous me direz que ça en fait des choses, exprimées par un simple regard !

Certes. Mais comme dit précédemment, c'est mon interprétation. Peut-être ce que j'ai voulu voir dans ses yeux ce jour-là. Peut-être ce que j'aurais voulu y voir.

Vint le temps de l'école primaire. Plutôt bon élève, même si je ne ressentais déjà aucune passion pour les matières que l'on nous enseignait. En résumé, je m'ennuyais en classe. Rien ne m'intéressait. Je suis tout de même parvenu à passer les niveaux scolaires. Un parcours échelonné d'évaluations, de suffisance et de facilité à assimiler.

Ensuite, le collège, et cette répartition : un prof, une matière. Quelle connerie ! Il suffisait de détester un enseignant pour en faire de même avec le domaine qu'il représentait, et réciproquement. À partir de là, et jusqu'au lycée, vous pouviez deviner les professeurs que j'appréciais et ceux que je ne supportais pas en consultant simplement mes nombreux bulletins de notes de fin de trimestre. J'eus mon « Brevet des collèges » sans même avoir besoin de passer l'épreuve finale, avec éternellement la même technique : ne rien faire.

À la seule différence que, dans la plupart des salles de cours, je pouvais regarder par la fenêtre et ainsi occuper mes journées à observer la population fourmiller au pied du bâtiment. S'il y avait eu une épreuve sur les horaires de bus, j'aurais certainement été le meilleur élève de l'établissement, avec une note parfaite.

Enfin, le lycée. Le pire de tous. On fonde des espoirs en se disant : *« On n'est plus des gamins. On va enfin nous expliquer des choses sérieuses et intéressantes. On nous considérera comme étant des êtres humains à cent pour cent. »*.

On s'est bien planté en pensant cela. Collège et lycée font partie du parcours secondaire. S'il en est ainsi, ce n'est pas pour rien. On nous considère toujours comme des attardés, des gens incapables de prendre la moindre décision importante pour notre avenir.

D'une certaine manière, ce n'est pas faux.

Demandez à un élève de terminale ce qu'il souhaite faire comme boulot. Vous avez cinquante pour cent de

chances qu'il vous dise qu'il n'en a aucune idée ; quarante que le métier qu'il vous citera ne sera pas celui qu'il exercera en définitive ; et seulement cinq à dix pour cent de possibilités qu'il tape dans le mille, pas plus.

Moi le premier, vous m'auriez dit : « *Dans dix ans, tu seras professeur de mathématiques* », je vous aurais ri au nez. Je n'aime pas ce que je fais, je ne me serais jamais vu le pratiquer. Toutefois, c'est mon métier.

En gros, le lycée, ça reste le collège. Toujours des profs associés à des matières de plus en plus pointues et, donc, de plus en plus ennuyeuses. Toujours des camarades de classe plus débiles les uns que les autres. Toujours ce fameux carnet avec absences, retards et dispenses répertoriés, comme une façon de vous faire remarquer que vous êtes soit un élève assidu et donc formidable, soit une grosse feignasse à la recherche du moindre prétexte pour ne pas vous lever le matin.

Je me souviens parfaitement l'année du passage du bac. Le français ayant été validé en classe de première – avec un splendide dix sur vingt –, il ne me restait plus que les formalités de terminale.

Attendez, que croyez-vous ? Un dix, ça se mérite. Et c'est très difficile à obtenir. Pas dans le sens : « *J'ai eu des difficultés à avoir autant* », mais bien : « *J'ai eu du mal à obtenir cette note très précise !* ». Une gageure avec un connard de ma classe, qui avait parié qu'il se raserait les poils pubiens en pleine cour le premier jour de l'année scolaire suivante si je parvenais à ce résultat exact.

Inutile de vous stipuler que cette couille molle n'a pas assumé et qu'il n'a jamais réalisé le défi promis, prétextant que ce n'était pas vrai et que je ne racontais que des conneries.

Je savais que j'aurais le bac. Je n'ai pas à fournir d'explication à cela. De la prétention ? De la suffisance ? Je ne pense pas, car la suite des événements a confirmé cette confiance.

C'est donc sans surprise que j'ai découvert mon nom dans la liste des admis le jour de la tombée des résultats.

Ma réaction m'a marqué, surtout qu'elle tranchait franchement avec celle de la demoiselle qui découvrit son patronyme dans la même liste.

— Alors, Hugo, tu l'as ?

— Attends, je regarde... Oui, je l'ai. Où récupère-t-on les notes ? Mes notes en maths et en histoire-géo m'intéressent.

— C'est tout ? s'étonna-t-elle. Pas plus content que ça ?

— Non. Je savais que je l'aurais, de toute façon. Ce n'est pas une surprise. Et toi, alors ? Tu te trouves dans la liste ?

— Non, je ne vois pas.

— Bah si, regarde ! Tu es juste là.

J'ai vu son corps traversé par une explosion de joie. Des pieds jusqu'aux yeux, qui se sont vite remplis de larmes, en passant par la bouche, d'où est sorti un cri si strident qu'on aurait dit que les deux sœurs Williams venaient de frapper une balle en même temps.

Pour terminer, l'entrée en faculté. *L'Eldorado* du petit branleur. Inscrit en mathématiques, je n'allais qu'au premier cours d'amphi pour récupérer l'adresse internet de l'enseignement complet. Je le travaillais ensuite tranquillement chez moi et je participais, parfois, aux travaux pratiques. Toujours avec les mêmes résultats que pendant le début de ma scolarité.

Je suis allé jusqu'au *Master* de cette manière. Je déconcertais les gens qui suivaient le même parcours : eux, passaient chaque examen avec souffrance et inquiétude, tandis que moi, je me rendais aux partiels en sifflotant, les mains dans les poches.

Mes diplômes et l'agrégation obtenus, me voilà professeur de mathématiques. Fin prêt à transmettre mes connaissances à votre précieuse progéniture.

Qu'est-ce que je peux écrire comme âneries ! Prêt ? On m'a balancé dans le grand bain comme ça. On m'aurait dit : « *Tiens voilà ta classe, tu vas leur enseigner les maths. Amuse-toi bien.* », il n'y aurait pas eu grande différence.

Je vous avoue que ça ne me gêne pas. Être prof n'était pas une vocation, ni un rêve, ni le but de ma vie. J'étais particulièrement doué dans ce domaine à l'école et c'était la matière qui me révoltait le moins. Je ne voulais pas m'emmerder plus que ça avec mon boulot, ne pas faire trop d'heures, avoir mes week-ends et un maximum de vacances. Mon avenir s'est dessiné tout seul : j'étais fait pour enseigner.

Je haïssais le français. Je n'ai jamais pu admettre que l'on m'obligeât à lire des bouquins qui ne m'intéressaient pas – et qui étaient parfois extrêmement loin des considérations d'un adolescent – sous prétexte que ce sont de grands classiques.

Je donne un exemple : « L'assommoir ». Jamais un auteur n'aura aussi bien choisi un titre pour son manuscrit ! Quelle indigestion ! J'avais dû me coltiner ce pavé pendant les vacances d'été, entre la classe de seconde et la première. Il m'avait fallu pratiquement les deux mois pour l'achever. Il était tout aussi indigeste que si j'avais mangé chaque page après l'avoir terminée.

Recherchez dans votre mémoire d'adolescent : je suis persuadé que vous y retrouverez une œuvre qui, vous aussi, vous aura fait terriblement souffrir moralement et, pourquoi pas, également physiquement. Je n'ai découvert le plaisir de lire qu'à l'âge adulte, après avoir enfin été libéré de ces obligations éducatives honteuses.

Pourquoi ne m'a-t-on pas permis de feuilleter des œuvres plus contemporaines, qui m'auraient beaucoup plus parlé ? Il y en a tellement ! Et qui ne sont pas moins bien écrites que certaines horreurs inassimilables imposées par l'Éducation nationale : « L'Attrape-cœurs », « Bonjour Tristesse », « Les particules élémentaires », etc.

Ce choix n'est pas anodin. Chacun parle de l'adolescence à sa manière, à une époque qui ne correspond pas à l'âge de pierre. Ce sont des ouvrages qui s'intéressent – réellement – aux problèmes liés au fait d'être torturé entre deux âges.

Je sais, certaines lignes sont subversives, notamment dans le dernier cité. Mais au lieu de cela, j'ai découvert la sexualité à l'âge de dix ans via une cassette porno qu'un copain m'avait prêtée. N'aurait-il pas plutôt fallu que je l'appréhende par la plume de Françoise Sagan ou Michel Houellebecq ? Étudier la profondeur du personnage de Bruno n'aurait-il pas permis à la société d'éviter la libération d'un déséquilibré sexuel ? Je ne suis pas non plus en train de me comparer à lui.

Je n'ai pas été élevé en pension ; je n'ai donc pas subi les pires humiliations de la part de mes camarades de chambrée. Ma mère n'était pas une hippie sur le retour s'envoyant en l'air avec tous les jeunes hommes qui passaient par la Côte d'Azur. Je veux juste que vous compreniez que l'absence de réelle appréhension des relations intimes a certainement été le début d'une longue chaîne d'événements m'ayant mené dans la voie qui est la mienne aujourd'hui.

Eh, oui ! Je suis très lucide sur ce que je suis. J'emmerde l'inspecteur David Mills, qui interroge John Doe ainsi, dans le film « Seven » : *« Quand t'es en train de lire une revue de chasse en te masturbant dans ton caca, il t'arrive de t'arrêter et de dire « Waouh, c'est quand même incroyable à quel point je peux être givré ! » ? »*.

Je crois que la pire escroquerie qui soit, à l'école, est la philosophie. Chacun attend la classe de terminale pour découvrir cette matière. On se dit : *« Enfin un lieu dans lequel je pourrai exprimer ce que je pense librement. »*.

Surtout que, lors du premier cours, on vous explique l'étymologie grecque du mot : « *philo* » signifiant

« *amour* » et « *sophia* » désignant « *savoir* » ou « *sagesse* ». Ensuite, on vous raconte que le premier des philosophes fut Socrate, un homme affreusement laid mais tellement riche des autres et des dialogues qu'il échangeait avec les citoyens athéniens. En gros, vous comprenez que le cours va être ouvert à la discussion et au débat.

Et là, c'est la déception : dès la deuxième heure, on vous met en main « Le monde de Sophie ». Un pavé de cinq cents pages qui retrace, via les aventures improbables d'une jeune lycéenne, l'histoire de la philosophie depuis Socrate jusqu'à Jean-Paul Sartre, en passant par Platon, Spinoza, Kant et Freud. Pour ceux qui ont eu la chance de ne pas devoir se taper ce bouquin, je vais vous en résumer l'intrigue.

Une petite conne de quinze piges s'ennuie dans son pavillon bourgeois jusqu'au jour où elle découvre une mystérieuse lettre lui étant adressée, et sur laquelle est inscrite la seule phrase : « *Qui es-tu ?* ».

Puis s'ensuivent d'autres interrogations existentielles. Elle commence à réfléchir sur elle, à philosopher. Waouh ! Rendez-vous compte !

Elle finit même par recevoir des cours complets, qu'elle se torche – et nous aussi par la même occasion –, sur les différents philosophes et le mouvement qu'ils représentent, documents qu'un mystérieux homme dépose directement dans sa boîte aux lettres...

Intrigue qui ne tient pas la route une seconde. Je vois bien une jeune adolescente se passionner pour des échanges épistolaires avec un homme adulte dont elle ne

sait rien, et ce, sans la moindre inquiétude. Qu'est-ce qui lui prouve qu'il ne l'observe pas par sa fenêtre tout en se tripotant pendant qu'elle feuillette ses courriers ?

À partir de ce « chef-d'œuvre », tout le reste de l'année, on vous demande de vous baser sur les connaissances acquises via vos lectures pour dissenter sur divers sujets. Mais attention : si vous débordez de quelques centimètres de la voie dessinée par les illustres philosophes des siècles passés, c'est la caisse assurée.

Merci l'ouverture d'esprit ! Merci le cours nous permettant de « penser par nous-mêmes ». Merci encore pour le domaine censé nous permettre de devenir des adultes responsables, réfléchis et armés pour vivre dans le monde actuel. Des conneries ! Comme tout le reste.

Personnellement, je n'avais pas besoin de ces cours débiles pour comprendre la société dans laquelle j'évoluais. Regarder les bonnes émissions de télé et les bons débats audiovisuels me suffisait largement. Ne vaut-il pas mieux écouter des individus tels que Claude Levi-Strauss plutôt qu'un stupide prof de lycée de province, shooté au cannabis ou à la cocaïne, voire les deux ?

J'avais fait mon choix. C'était la télé. C'est d'ailleurs peut-être là mon problème. Le petit écran m'a sans doute transmis sa vision cynique de ce monde.

Chapitre 3

Crime et châtement

Le premier meurtre dont je me souviens est forcément celui pour lequel j'ai le plus de nostalgie : le chat du voisin. Oui, je sais, c'est totalement cliché. Rassurez-vous tout de même : celui-ci ne se nommait pas Michel...

J'étais âgé de six ans. Nous étions en plein été et je m'ennuyais ferme. Mes parents refusaient toujours de partir en vacances, prétextant qu'il y avait, chaque année, des travaux à faire dans la maison pour l'entretenir et que ceux-ci primaient sur nos désirs de voyages, de plage, de mer, de vie.

Ainsi, mon père profitait de ses congés annuels pour réparer la toiture, repeindre la façade, carreler la terrasse... Que d'activités ludiques et enrichissantes, agréables à partager en famille !

Cette année-là, mon géniteur commença ses vacances en taillant les haies séparant notre terrain de celui du voisin, qui venait de s'installer tout juste deux mois

auparavant. Ce jour-là, nous découvrîmes la sympathie et le sens du bon voisinage de cet énergumène. Pour simplifier, il s'est mis à insulter mon père parce qu'avec son appareil électrique, celui-ci l'empêchait de faire sa sieste. Il est clair que le pauvre avait besoin de repos après avoir passé la soirée à tabasser sa femme !

Mon paternel n'était qu'une chiffe molle. Il finit par s'excuser du bruit occasionné, ajoutant toutefois qu'il était obligé de faire ce travail en cette saison. L'autre imbécile, trop bourré pour rentrer dans une véritable discussion, continuait à vociférer et cracher des noms d'oiseaux. Voici un petit résumé de l'échange constructif :

— Enculé ! Tu vas l'éteindre ta merde ? J'arrive pas à dormir.

— Désolé, monsieur, mais il faut que je le fasse. Et on est en plein milieu de l'après-midi.

— Va te faire voir avec ton truc. Tu l'arrêtes ou je te l'enfonce au fond de ton trou du cul.

— Il y a ici des enfants en bas âge. Faites tout de même attention à votre vocabulaire.

Et ainsi de suite. Oui, je sais : dans sa manière de s'adresser à cet abruti, mon père ressemblait plus à un mousquetaire provoqué en duel qu'à un gouaillieur. Il était comme ça : un vrai pacifiste.

Avec le recul que j'ai aujourd'hui, si j'avais été à la place de mon géniteur, je n'aurais rien répondu ; j'aurais continué ma tâche sans sourciller.

Il se serait forcément épuisé. Vous savez, les mecs bourrés sont comme les enfants : ignorez-les et ils arrêtent de faire les intéressants pour qu'on les remarque. Ensuite, dans la nuit, après la dernière claque donnée à sa femme, il serait allé sur sa terrasse pour alterner bouffées de cigarette et gorgées de bière. C'est à ce moment-là que je serais sorti de l'ombre. Je me serais jeté sur lui. Je l'aurais assommé et l'aurais emmené au fond de son terrain pour lui expliquer une ou deux petites choses :

« Écoute-moi bien, connard : c'est la dernière fois que tu me fais un scandale. Je suis très gentil, patient, et bon voisin quand je veux. Mais ça peut changer, si tu le souhaites. Alors si tu veux que ça se passe bien entre nous, il va falloir faire deux, trois petits efforts. Tu me parles plus comme si j'étais ton pote ou ton chien. Quand tu croises un membre de ma famille, tu lui dis gentiment « bonjour ». Tu vas m'aider à tailler ma haie, pour bien montrer à tout le monde qu'on est de gentils voisins qui s'entraident. Et enfin, ta femme : ou tu la tues vraiment ou tu arrêtes de lui taper dessus tous les soirs, parce que le lendemain, il y a des gens qui bossent. Tout ça, sinon je reviens. Mais pas seul. J'amène mon copain le coupe-boulon. Tu verras, c'est un ami très affectueux ; il aime bien repartir avec un morceau des ses proches : une langue un orteil, un doigt, une dent... En souvenir. Compris ? ».

Voilà comment j'aurais géré cet événement de nos jours. Mais je n'avais que six ans. Je ne pouvais pas, cependant, laisser passer l'affront.

J'ai toujours été rancunier, même dans ma petite enfance ; j'étais capable de patienter des jours – ou des

semaines – avant de goûter ma vengeance. Alors, pour rééquilibrer l'injustice, j'ai renvoyé au Seigneur ce chat de gouttière.

Quand je repense à ce jour, je suis épaté de ma capacité précoce à établir des stratagèmes pour tuer, fût-ce un animal. Dès le plus jeune âge, quel talent !

Souvent, le premier meurtre est violent, irréfléchi et en réaction directe à un incident. Ça n'a pas été mon cas. J'avoue avoir tout de suite choisi ma cible et le moyen de m'en débarrasser : l'empoisonnement.

Je serais incapable de vous expliquer pourquoi j'ai immédiatement eu l'envie de venger mon père via l'assassinat de ce chat. Certains enfants auraient jeté des cailloux sur la façade du voisin, d'autres auraient sonné au portail tous les jours en rentrant de l'école. Pas moi. J'avais la rage. J'avais honte. Je ne pouvais pas laisser passer. Il fallait frapper fort. Et j'étais curieux de voir mourir cet animal.

Aussi, pendant deux jours, ai-je observé ce petit fauve, ses habitudes. J'ai remarqué qu'il aimait à s'installer sur notre terrasse pour se chauffer au soleil. Il ne me restait plus qu'à passer à l'action.

Je suis allé dans le garage prendre la mort-aux-rats que gardait mon père. J'en ai imprégné l'un des steaks hachés que ma mère entreposait dans le frigo. J'ai ensuite patienté jusqu'à ce que ce con de félin s'affale sur le carrelage. Le moment venu, j'ai jeté le bout de viande dans sa direction. Ni une, ni deux, l'animal a commencé à

le grignoter. La moitié du steak dévoré, le chat s'en est allé.

Son maître l'a retrouvé trois jours plus tard, raide mort.

Quelques jours après, j'ai surpris la conversation entre ma mère et la femme du voisin :

— Je suis navrée pour vous, consola ma mère. Quel âge avait-il ?

— Huit ans. On ne comprend pas. Il était très en forme et du jour au lendemain, il a commencé à miauler à la mort. Ensuite, il se cognait contre les murs. On en a donc déduit qu'il n'y voyait plus rien. Deux jours après, il était mort.

— Quelle tristesse !

— On dirait qu'il a été empoisonné.

Je ne saurais pas vous décrire la sensation que j'ai eue quand j'ai entendu cette femme expliquer la manière dont son matou avait agonisé. C'est indescriptible. Un mélange de plaisir, de sadisme et de chaleur. J'étais fier de moi.

Ils ont tout de même fini par apprendre, grâce à un vétérinaire, que la mort-aux-rats était responsable de son décès prématuré. Il y a eu une petite enquête de voisinage menée par la Gendarmerie, qui n'est pas allée plus loin que cela. Ils avaient bien d'autres chats à fouetter. Désolé pour le jeu de mots, mais il était trop tentant.

Ce fut donc mon premier meurtre. Un réel bonheur. À l'époque, j'ignorais bien sûr ce que l'avenir me promettait dans ce domaine. En revanche, j'étais conscient que ce

que j'avais ressenti à l'écoute du récit de la voisine était tellement intense qu'il me faudrait certainement récidiver.

Sans le savoir encore, le crime allait devenir une drogue que je m'injecterais de temps en temps, un shoot me permettant de me sentir vivant, un rail m'envoyant un septième ciel, mais tellement meilleur pour la santé. Enfin, la mienne...

FIN DE L'EXTRAIT

Table des matières complète

Avant-propos

Chapitre 1

Ma genèse

Chapitre 2

L'école, ma passion

Chapitre 3

Crime et châtement

Chapitre 4

Les gens que j'exècre le plus

Chapitre 5

Les hommes, les femmes, mon mode d'emploi

Chapitre 6

Internet, une belle invention

Chapitre 7

Pourquoi tuer ?

Chapitre 8

Les cinq étapes

Chapitre 9

La peine de mort

Chapitre 10

Les vrais dangers

Chapitre 11

Les psys et moi

Chapitre 12

La politique ou quand la communication devient le dixième art

Chapitre 13

Les superstitions

Chapitre 14

La télévision

Chapitre 15

Mort pour une émission télé

Épilogue

À propos de l'auteur